

Rémy Hebding

# Pierre Bayle

Une foi critique



*Figures Protestantes*  
Editions  
**Olivétan**

Rémy Hebding

*Pierre  
Bayle*

Une foi critique

*Figures Protestantes*

Éditions  
**Olivétan**

# Introduction

Les écrits de Pierre Bayle ne sont pas à mettre entre toutes les mains. Ce penseur libre et indépendant n'hésite pas à interroger ses contemporains sur le ton du commentaire savant et érudit, dans un siècle dogmatique entre tous. Le XVII<sup>e</sup> siècle français éprouve de la peine à supporter les interrogations de ce roturier, exilé et pauvre. Ses contradicteurs n'auront de cesse de se réfugier derrière des arguments cléricaux. Car ce laïc philosophe, sous couvert de références antiques, se plaît à distiller le doute dans les certitudes les mieux installées. Celles considérées comme allant de soi et, de fait, épargnées du moindre examen critique.

Pratiquement inconnu de nos jours – car ne bénéficiant que d'introductions volumineuses et académiques et d'éditions partielles de ses écrits – Pierre Bayle est souvent présenté comme un auteur assurant la transition entre deux périodes, deux sensibilités : la Réforme et les Lumières, Calvin et Voltaire, saint Augustin et les philosophes du XVIII<sup>e</sup> siècle. Les histoires de la philosophie le citent à peine,

tant sa personnalité est appelée à s'éclipser derrière celles – plus connues – dont il prépare l'arrivée. Une allusion rapide peut être faite à sa pensée trouvant son aboutissement au siècle suivant sans qu'il soit jugé nécessaire de s'attarder. C'est un auteur dont l'intérêt réside uniquement dans l'étape suivante venant accomplir ce qu'il n'a fait qu'entrevoir. Bayle serait ainsi ce philosophe dont le seul intérêt réside dans ce dont il est porteur, malgré lui. Il serait cet homme en faction devant une porte et dont on attend qu'il se retire pour enfin pouvoir entrer dans la pièce suivante. Une sorte de passerelle ne tirant son intérêt que de son aspect pratique. Tel est l'intérêt porté aujourd'hui à la pensée de Bayle. Il n'en était pourtant pas de même au XVIII<sup>e</sup> siècle. Comme le révèle Rousseau, dans *Les Confessions*, Mme de Warens « ne parlait que de Bayle ». Les têtes couronnées, comme Catherine de Russie, se plaisaient à le lire. De même les philosophes, tels Leibniz et, bien sûr, Voltaire. Mais ce serait oublier combien il a façonné et perturbé le petit monde du Refuge huguenot de Rotterdam. Il a usé d'un ton propre à bousculer les certitudes les mieux installées, les vérités proclamées sans examen. D'une manière paisible et sereine, il s'est penché sur les manières de croire propres à favoriser les pires intolérances. Il a mis son érudition au service d'une critique radicale de toutes les idolâtries au point d'être déclaré athée par ses plus féroces contradicteurs. Ils ne supportaient pas l'impertinence de ce philosophe solitaire, libre de penser contre toutes les modes et tous les assujettissements.

A ceux qui cherchent un système bien construit, Bayle n'offre qu'un assemblage d'interrogations venant subrepticement déloger les belles assurances sans pour cela en offrir de nouvelles. Plus que tout autre, l'auteur du

*Dictionnaire historique et critique* aide à réfléchir par soi-même. Il peut même agacer tout esprit d'orthodoxie sans pour cela entraîner ses lecteurs dans un scepticisme absolu. Car Bayle puise dans la culture biblique et dans la pensée de Réformateurs des arguments pour ne pas sombrer dans le déisme où foi et raison doivent être conciliées. Son esprit critique et décapant fait bon ménage avec son ancrage dans un protestantisme assumé. Ne se dit-il pas « calviniste de la vieille roche » ? Et on lui prête ces dernières paroles : « Je meurs en philosophe chrétien. »

Plus que Voltaire, Diderot ou Rousseau, Bayle annonce Kant pour qui tout discours sur Dieu scientifiquement valable est impossible. Bien loin de retirer de la crédibilité au message chrétien, cela libère l'apologétique chrétienne des fausses synthèses encombrantes et susceptibles de l'orienter vers des impasses conceptuelles.

Réfléchir avec et à partir de Bayle, c'est établir une cohérence entre le combat pour la tolérance et le refus de tout discours visant à enfermer le divin dans des formules et des systèmes conceptuels déclarés à l'abri de toute objection. C'est aussi demeurer vigilant devant le scandale du mal. Quant à l'idolâtrie, déjà dénoncée par les prophètes, elle continue à séduire les humains en quête de croyances faciles et directement consommables.

Les questions de Bayle s'enchaînent sans cohérence apparente. Et pourtant...

# Chapitre 1

## La vie de Pierre Bayle

Pierre Bayle naît le 18 novembre de l'année 1647 alors que Mazarin gouverne la France. Il est contemporain de Leibniz, de plus d'un an son aîné, et d'autres grandes figures tels Malebranche, Locke et Spinoza. De même en ce qui concerne Louis XIV, de neuf ans son aîné.

La conclusion du traité de Westphalie, en 1648, sera considérée comme une avancée diplomatique tout en entraînant une crise financière dans le pays. Une politique étrangère d'envergure a un coût : un an plus tard, la Fronde parlementaire est à l'origine des désordres difficilement contenus par le pouvoir.

Nous sommes au milieu du XVII<sup>e</sup> siècle : à cette époque, un fossé sépare les conditions d'existence entre Paris – et à plus forte raison Versailles – et une contrée perdue du Comté de Foix ne recensant guère plus de deux mille âmes. Ce type de comparaison va de soi mais il est tout aussi valable si l'on considère un bourg de même importance situé, lui, au nord et non au sud de la Loire. Par la

nature de son sol, Le Carla recelait peu de richesses et n'en produisait guère. La région avait subi les lourdes conséquences des guerres de Religion, et ceci durant de longues décennies de dommages et de vandalisme sous couvert de harcèlements confessionnels.

Le protestantisme s'était implanté de longue date dans ces contrées, non loin de Montauban ou Castres, des villes où la Réforme avait rencontré un écho favorable. Le pays de Foix faisait partie de ces bastions fiables et résistants, favorables aux idées nouvelles.

Le mode d'existence médiéval n'avait pas abandonné ces contrées démunies vivant encore une économie de subsistance. Les routes n'étaient pas carrossables et participaient encore plus de cet éloignement de tout lieu d'ouverture sur le monde. L'isolement de cette province rurale et méridionale se manifestait également en ce qui concerne les informations. Le village ne les recevait que très tardivement, morcelées et en petite quantité. Il fallait attendre le passage de commerçants toulousains répandant des nouvelles de la grande ville en complément de leur négoce saisonnier.

Certes, les terres du Comté ne se distinguaient pas par leur fertilité, mais des petites industries familiales s'étaient développées, favorisées en cela par une main d'œuvre rurale abondante. Le tissage permettait au pays de ne pas sombrer dans l'autarcie complète.

Dans ces conditions bien modestes, le mode de vie du pasteur est en tous points identique à celui de ses paroissiens. Il ne bénéficie pas d'un régime de faveur. Même si, eu égard au respect dû à sa formation, il peut se considérer comme un notable, il doit se contenter d'une existence sobre dépourvue du moindre écart. La monnaie y est rare : on paye souvent en nature car on boit et on mange

les productions de la terre. Le pasteur aussi est payé en nature. Jean Bayle possède néanmoins au Carla quelques terres lui permettant d'assurer la subsistance de sa famille. Il pratique, lui aussi, cette économie de subsistance, tout comme les paysans formant la plus grande partie de la communauté dont il a la charge. A ceux-ci viennent s'ajouter quelques professions mieux pourvues comme des artisans, des commerçants, des notaires et même un médecin et un pharmacien.

De Jean et Jeanne, huit enfants naissent, mais seulement trois dépasseront le stade de l'adolescence. Jacob, l'aîné, né en 1644; Pierre, en 1647; Joseph en 1656. Ces trois garçons verront mourir cinq autres enfants en bas âge. Seuls subsistent en ces temps difficiles les plus robustes, les mieux armés pour déjouer les aléas de conditions sanitaires rudimentaires.

Ce milieu familial, en raison sans doute de moyens d'existence difficiles, laissera une trace dans la mémoire de Bayle. Les pasteurs ne bénéficieront pas de ressources régulières, en raison de la dégradation de la situation juridique et sociale des communautés réformées. Mais cet état de pauvreté croissante n'éloignera pas pour autant Bayle de ses origines. Un fort accent méridional le suivra dans toutes ses pérégrinations. Son ascendance languedocienne fera partie de sa personnalité. Au Carla, la population parle l'occitan même si certains notables se plaisent à se démarquer de la population rurale en affichant un parler français. Mais, même illettré, un membre de la paroisse réformée saisissait le sens d'une conversation en français puisque la liturgie et les sermons étaient prononcés en français. De même en ce qui concerne les psaumes, même s'ils étaient entonnés avec une prononciation gasconne très appuyée.



Le culte – appelé l'« exercice » – pouvait durer deux heures. Et ceci deux fois la semaine. Le sermon pouvait dépasser une heure et risquer de générer auprès de l'assemblée des fidèles une lassitude compréhensible. Jean Bayle semble n'avoir pas marqué l'assistance par ses talents d'orateur. Les rudes paysans, habitués au parler occitan et harassés par les travaux des champs, étaient plus portés à s'assoupir qu'à recueillir attentivement les propos édifiants du pasteur.

## **Un garçon morose**

Pierre accomplit sa scolarité à la petite école du village, mais son père n'a pas les moyens de subvenir aux études de deux fils à la fois. Le second doit attendre que l'aîné – Jacob – ait achevé ses humanités pour entrer à son tour au collège qui dépend de l'Académie réformée de Puylaurens. Celle-ci fonctionne avec un nombre réduit d'enseignants mais apparaît néanmoins comme un centre culturel propre à nourrir les désirs d'un enfant avide de savoir comme Pierre. En attendant de pouvoir y entrer, c'est dans la petite école primaire qu'il apprend à lire, écrire, compter et s'initier au catéchisme. Jean Bayle lui fait découvrir le latin et le grec. Mais, faute de temps, cet enseignement paternel n'est pas mené avec l'attention nécessaire. De fait, Pierre doit s'en remettre à lui-même pour mener à bien une instruction conforme à son attente. Il lit Montaigne, Plutarque, les grands classiques latins, quelques auteurs grecs et un certain nombre de théologiens protestants du XVI<sup>e</sup> siècle. Cette exploration intellectuelle dans la petite bibliothèque paternelle s'opère sans méthode, guidée par le seul désir d'aller à la rencontre d'auteurs inconnus, propres à satisfaire son appétit culturel. C'est un

autodidacte boulimique avide de connaissances et d'expériences dans l'ordre du savoir.

Tout en étant un lettré, le pasteur semble quelque peu démuni face à l'insatiable curiosité de son fils. Celui-ci manifestant un extrême appétit de lecture, certains proches de ses parents n'hésitent pas à lui prêter des livres afin de répondre à ce besoin jamais assouvi.

Pierre est un garçon assez replié sur lui-même, morose et peu disposé à participer aux tâches manuelles imposées à une famille vivant en conformité avec le monde rural. Les visites entre voisins ne semblent pas non plus lui procurer un loisir satisfaisant. Il considère sans doute ce type de convenances réservé aux notables, desquels il se sent exclu. D'une santé fragile, Pierre subit régulièrement des poussées de migraines. Celles-ci ne contrarient pas pour autant sa grande capacité de concentration intellectuelle. Et ceci durant toute sa vie. Son enfance où, presque livré à lui-même, il organise avec les moyens de son âge ce qui constituera son socle de connaissances, anticipe sa forme future d'existence. Sa constitution physique le prédispose déjà à ne pas choisir une existence orientée vers l'extérieur. Son monde à lui se situe dans l'intériorité de l'étude et de la réflexion. Le cadre dans lequel il vit ne semble pas jouer un rôle très important. Dès son jeune âge, il manifeste des capacités à s'abstraire de son milieu environnant pour mieux se concentrer sur ce qu'il juge essentiel, à savoir la découverte du monde des idées et des convictions religieuses.

La pauvreté croissante du milieu familial semble avoir également contribué à développer chez lui une capacité à prendre de la distance avec les conditions d'existence rencontrées au cours des âges. Cela lui a donné les moyens d'affronter dignement les épreuves à venir. Mais, au-delà

des moyens matériels déficients pouvant préparer aux lendemains difficiles, Pierre est conscient des traits de sa personnalité. Sorti de l'enfance, il s'adresse ainsi à son frère cadet : « ...Le talent que vous avez pour faire des connaissances et pour le monde me donne bien de la joie et me fait croire que j'aurai plutôt besoin de vous que vous de moi ; je suis votre antipode à cet égard, je demeure des années entières dans une ville sans connaître seulement les voisins et j'aime extrêmement la retraite et la solitude... »<sup>1</sup>.

A l'âge de dix-neuf ans, il peut enfin suivre ses humanités au collège de Puylaurens. Parallèlement, son frère Jacob poursuit ses études de théologie dans le but de devenir pasteur. Mais cela représente vite un surcroît de dépenses difficilement supportable pour la famille. Cela se ressent même sur la tenue vestimentaire du futur ministre du culte. L'état de ses chaussures laisse à désirer et il traverse l'hiver sans être vêtu d'un manteau pouvant le préserver du froid. Et il n'a pas la possibilité d'étudier dès la nuit venue car il ne peut se payer la moindre chandelle. Face à cette pauvreté de condition, le père doit se résoudre à obliger Pierre à rentrer au Carla. Ce dernier attendra le terme des études de son frère aîné afin de prendre la relève, car il n'est pas envisageable pour des raisons purement économiques de cumuler autant de dépenses familiales. A l'âge de vingt et un ans, Pierre peut enfin repartir pour l'Académie de Puylaurens afin de commencer sa philosophie, heureux de pouvoir enfin assouvir pleinement son désir de connaissances. Onze ans plus tard, ce sera au tour de Joseph, son frère cadet, de lui succéder à Puylaurens. Pierre ne manquera pas, à cette occasion, de faire allusion à son propre parcours dans une lettre adressée à Joseph : « C'est une marque que les nécessités domestiques ne mettront pas

dans le cours de nos études de ces hiatus qui m'ont été si préjudiciables<sup>2</sup>. »

## **Conversion au catholicisme**

Parti faire sa philosophie à Puylaurens, Pierre s'éloigne de ses parents et de son frère cadet. Mais, au bout de quelques semaines, il décide de quitter Puylaurens pour parfaire ses études de philosophie à Toulouse, chez les jésuites. Puis, un mois plus tard, il se convertit au catholicisme et bénéficie d'une pension assurée par l'évêque de Rieux. Cette décision soudaine plonge sa famille dans l'incompréhension la plus totale en scellant une rupture des plus douloureuses.

Bayle n'a pas donné de raison explicite pouvant justifier cette soudaine conversion. Il révèle néanmoins avoir lu des livres de controverse assez convaincants pour semer des doutes dans son esprit concernant la foi réformée. Les arguments avancés par un prêtre toulousain semblent avoir déstabilisé les convictions transmises par son père. Comme il le dit lui-même, il l'a persuadé d'être « dans une mauvaise religion ». Sa démarche est totalement sincère, non dictée par quelque intérêt de se voir financer ses études. La curiosité exploratrice du jeune étudiant a sans doute été attirée par la découverte d'ouvrages de plaidoyer catholique. Car Laurent Rivals, le pasteur de Saverdun, possédait une bibliothèque bien plus riche que celle de son père. La consultation de livres destinés à remettre dans le droit chemin de l'Église romaine des protestants égarés a pu éloigner Bayle des fondements de la pratique religieuse familiale. Il est possible de penser que de multiples interrogations sans réponse hantaient déjà son esprit lors de sa décision

de quitter Puylaurens. Son départ n'a fait que précipiter les événements. Les cours professés au collège n'étaient pas à la hauteur de ses attentes et de son appétit de connaissances. Dans sa tête, une liaison s'est établie entre le niveau de l'enseignement reçu et le particularisme protestant. Tout ce côté « provincial » ne lui semblait pas faire le poids face aux arguments avancés par le prêtre toulousain. Celui-ci mit un point d'honneur à compléter par une argumentation appropriée le chemin tracé par les lectures antérieures. Le jeune homme a dû se trouver sans réponse face à la démonstration persuasive de l'ecclésiastique rompu à ce genre d'exercice. Elisabeth Labrousse résume ainsi l'argumentaire romain de cette époque : « Comment concevoir que Dieu ait pu laisser son Eglise à l'abandon sans lui offrir un arbitre permanent, capable de marquer à tout instant au fidèle la voie droite au milieu des appels contradictoires des hérésies et de retirer le discernement de la vérité au critère chancelant et à l'information lacunaire des individus ? Et bien entendu, ce représentant parlant du Christ, c'est le pape<sup>3</sup>. » Une démonstration proche des futures thèses de Bossuet centrées sur le rôle essentiel joué par celui qui incarne l'infaillibilité de l'Église. Elle se trouve ainsi préservée de l'erreur. Certes, l'Écriture est considérée comme source de foi, mais doit être interprétée par une Église infaillible, sans quoi les opinions diverses et contradictoires sont appelées à se multiplier ; pour Bossuet, les variations dans la foi sont une preuve de fausseté et non de richesses interprétatives. Toujours cette obsession de l'unité, gage de vérité, pour laquelle la Réforme n'est qu'égaré de la conscience, aberration de l'esprit humain. De même ce qui varie est caractérisé « non seulement frauduleux, mais encore absolument faux, parce qu'il marque un embarras que

la vérité ne connaît point... » Et, toujours, dans l'*Histoire des variations des Eglises protestantes*, de 1688 : « On déplo-  
rera les misères de l'esprit humain, et on ne connaîtra que le  
seul remède à de si grands maux et de savoir se détacher de  
son propre sens ; car c'est ce qui fait la différence du catho-  
lique et de l'hérétique. Le propre de l'hérétique, c'est-à-dire  
de celui qui a une opinion particulière, est de s'attacher à  
ses propres pensées ; et le propre du catholique c'est-à-dire  
de l'universel, est de préférer à ses sentiments le sentiment  
commun de toute l'Eglise : c'est la grâce qu'on demandera  
pour les errants<sup>4</sup>. »

Cette insistance sur la permanence et l'immutabilité  
des idées réputées traduire la vérité a recueilli l'adhésion  
d'un esprit que le sens de la hiérarchie et de l'ordre ne  
laisse pas indifférent. Ce respect pour les autorités garantes  
de la survie du monde est au diapason de la culture du  
siècle. Cela explique pourquoi, plus tard, Bayle n'hésitera  
pas à marquer son adhésion à la politique absolutiste de  
Louis XIV, seul rempart, selon lui, contre les visées oligar-  
chiques de l'Église romaine. Quitte à se mettre en conflit  
avec son milieu.

## Un choix de raison

Cette décision de se convertir au catholicisme de la  
part d'un fils de pasteur, issu d'une région marquée par  
la résistance à l'emprise de la religion dominante, n'est  
pas banale. Bayle a décidé librement, par voie d'examen  
et non par voie d'autorité, d'opter pour une foi dont les  
fondements lui ont semblé plus cohérents ; plus conformes  
à sa recherche d'une argumentation étoffée, convaincante  
et satisfaisante pour un esprit avide de démonstrations

intellectuelles. Le jeune étudiant ne s'est pas laissé imposer des vérités à croire ; il s'est livré à une enquête personnelle en lisant plusieurs ouvrages destinés à cet usage dans la bibliothèque du pasteur Laurent Rivals. Puis cette rencontre décisive avec ce prêtre convertisseur l'a placé devant la nécessité de faire un choix de raison où l'argumentation tient lieu d'obligation à laquelle nul ne peut se dérober. La liberté de décision se mue en exigence rationnelle, en reconnaissance d'une vérité à laquelle tout être doué de raison doit se soumettre. Bayle se crut dans l'erreur car il ne disposait pas d'arguments suffisants à opposer à son contradicteur. Comme le précise Hubert Bost, sa conversion au catholicisme répond parfaitement aux caractéristiques du protestantisme. En effet, aussi paradoxal que cela puisse paraître, cette adhésion soudaine n'a pas mis de côté sa capacité à débattre puisqu'elle s'est effectuée au cœur même du débat. Il n'y a pas eu d'emprise frauduleuse sur sa jeune conscience. Si ses certitudes ont été ébranlées pour un temps, c'est qu'elles n'étaient pas encore arrimées de manière assez solide.

Bayle s'était converti au catholicisme en reportant sur la personne du pape toute la confiance transmise dans son enfance à l'égard de l'Écriture. Il voyait dans l'évêque de Rome une garantie de stabilité, de permanence et de continuité dans l'Église. Ceci tout en ayant conservé intactes les habitudes religieuses issues de son milieu familial. Et, parallèlement, il poursuivait ses études de philosophie en découvrant des pensées peu conformes à l'enseignement jésuite traditionnel. Copernic, Gassendi et Descartes étaient enseignés de manière critique par les Pères mais sans, pour autant, occulter totalement les thèses de ces penseurs jugés trop subversifs.

Autant cette conversion au catholicisme peut surprendre par son aspect soudain, dénué de justifications savamment élaborées par la personne concernée, autant sa brièveté peut également déconcerter. Quinze jours après être devenu bachelier ès arts, Bayle s'enfuit à Mazères pour, cette fois, abjurer le catholicisme pour lequel il avait opté moins d'un an et demi plus tôt. Son frère Jacob est venu du Carla, accompagné de Rivals, dans le but de le convaincre de retourner à son identité religieuse d'origine. Bayle parle alors de « la religion où je suis né. » Hubert Bost caractérise sa conversion au catholicisme de démarche intellectuelle, convaincu par des arguments purement rationnels. Alors que son retour au protestantisme s'est effectué, au contraire, sur des bases existentielles. « Cette différence de niveau entre les deux décisions religieuses prises en moins de deux ans est fondamentale. Elle montre que la distinction qu'il ne cessera de faire entre le régime de la foi et celui de la raison s'enracine dans sa propre expérience<sup>5</sup>. »

Ce retour à la foi réformée ne saurait se limiter à un renoncement à sa liberté de choix en matière religieuse. Une évolution s'est produite à Toulouse venant, avec retard, fournir des arguments au jeune logicien dans l'incapacité de répliquer à son contradicteur catholique. Ces arguments ne se limitent pas, pour lui, à un renchérissement de l'ordre d'un raisonnement infaillible, comme s'il s'agissait d'empiler les preuves dans le but de déstabiliser l'adversaire, de le neutraliser afin de remporter une victoire sur le système défendu avec acharnement. En peu de temps passé dans l'établissement jésuite, des interrogations persistantes se sont logées dans son esprit. Celui-ci était pourtant disposé à embrasser la confession nouvelle. Mais il découvrait alors la lourdeur du dogme et sa difficile acceptation, même



pour une personne curieuse et bien disposée. Ses quelques notions philosophiques le faisaient buter sur la compréhension et l'acceptation de la transsubstantiation – au fondement de la conception romaine de l'eucharistie. De même en ce qui concerne « le culte excessif qu'il voyait rendre aux créatures ». Pour Bayle, cela lui paraissait « très suspect. » Et de conclure « qu'il y avait du sophisme dans les objections auxquelles il avait succombé. »

Ce retour au protestantisme dépasse l'aspect de retour du Fils prodigue. Il annonce un thème récurrent dans sa pensée. Un thème sur lequel il ne cessera de revenir, présent dès l'âge des études : la distinction entre le régime de la foi et celui de la raison. Dans un premier temps, Bayle avait été sensible aux arguments en faveur de l'infaillibilité de l'Église. Puis, délaissant le catholicisme et son argumentation rationnelle, il percevait une interpellation plus forte dans l'Évangile. Elle aboutit au paradoxe de « la folie de Dieu plus sage que les hommes », selon la première épître de Paul aux Corinthiens (1 Co 1.25) : « Je conclus qu'il faut que la raison de l'homme soit bien peu de choses, puisque ce qui nous semble le plus éloigné de la prudence est justement ce que la sagesse infinie de Dieu a trouvé le plus à propos de faire<sup>6</sup>. »

## **Le précepteur**

La réapparition au logis familial de la brebis égarée met Jean Bayle dans une position délicate. Il ne peut que se résoudre à se démener pour offrir à son fils une petite somme d'argent afin de subvenir à ses besoins les plus immédiats. Cet effort financier sans précédent le mènera même à lui trouver un cheval lui permettant de se rendre

à Genève pour commencer des études de théologie ; Pierre suivra ainsi le chemin tracé par son père, comme l'avait fait son frère aîné Jacob et comme le fera plus tard son frère cadet Joseph. Mais l'aide financière en provenance du Carla venant à se tarir, il lui faut trouver rapidement des sources de revenus plus stables. Un notable lui offre la possibilité de gagner quelque argent en occupant la charge de précepteur. Tout en étant logé, il peut mener de front ses études personnelles. Dans ce contexte privilégié, il se lie d'amitié avec le jeune Jacques Basnage qui jouera un rôle important dans la suite de sa vie en tant que tête pensante du protestantisme français. Cette situation privilégiée lui donne le loisir de se livrer à la découverte d'une littérature d'accès plus facile, moins académique. Il se plaît à lire des ouvrages de poésie, des mémoires et même des romans. Mais les auteurs anciens ne sont pas oubliés pour autant. Le fait d'assumer la fonction de précepteur doit l'encourager à être à la hauteur de sa tâche, à ne pas décevoir son aimable protecteur. Son ardeur à l'étude, sa curiosité intellectuelle et sa volonté de ne pas décevoir se conjuguent pour parfaire une formation largement entamée par l'enseignement des jésuites. Néanmoins, la fréquentation des grands auteurs latins et grecs lui permet d'affiner le latin scolastique qui lui a été transmis.

En 1672, il devient le précepteur des fils du comte de Dohna, à Coppet – ceci après avoir accompli la même fonction auprès de M. de Normandie. Le séjour dans le château de Coppet le satisfait mais l'oblige d'envisager à la baisse le cours de ses études de théologie. Cette condition rétribuée lui permet de renouveler une garde-robe dans un piteux état et de se présenter ainsi d'une manière plus décente auprès des enfants dont il a la charge.

Friedrich de Dohna, un grand seigneur de Prusse, avait épousé une Française et désirait élever ses trois fils dans la langue de leur mère. Ce qui justifie le choix de ce vieil aristocrate. Parallèlement à l'enseignement dispensé à ses fils, Bayle bénéficie de longues conversations avec le maître des lieux et des fréquentations recherchées du salon des Coppet; ainsi du pasteur David Constant de Rebecque. Là encore, Bayle tire profit de la bibliothèque de ce dernier et des échanges verbaux marqués d'une franche gaieté.

Toutes ces rencontres contribuent à décrasser le collègien studieux mais passablement embarrassé par une éducation pleine de rigueur et de digne misère. Bayle côtoie alors une forme de vie différente de celle connue jusqu'alors. Son ami Basnage participe, lui aussi, à cette entreprise de dégrossissage du jeune homme fraîchement débarqué de son Ariège natale. Il ne peut cependant se complaire trop longtemps dans une situation sans lendemain. Confortable, certes, mais provisoire. Basnage en est bien d'accord. Celui-ci lui trouve un poste dans le nord du Royaume, à Rouen. L'idée de se rapprocher de la capitale enthousiasme Bayle, lui sur qui Paris exerce une certaine attraction. Le petit provincial voit d'un bon œil le fait d'envisager un séjour dans un lieu peu distant de cette ville toute auréolée d'une réputation de centre du bon ton et du bien dire.

Bayle part donc pour la Normandie au printemps 1674, toujours pour endosser le rôle de précepteur. Après quelques mois, il peut enfin prendre la direction de la grande ville pour, là encore, assurer le même emploi. Cette fois, il s'agit des fils de Jean de Beringhen, place Royale (actuellement Place des Vosges). Lui qui se faisait une joie

# Table des matières

INTRODUCTION.....	7
CHAPITRE 1	
LA VIE DE PIERRE BAYLE .....	11
Un garçon morose.....	14
Conversion au catholicisme .....	17
Un choix de raison.....	19
Le précepteur.....	22
Professeur à Sedan.....	25
Départ pour Rotterdam .....	28
CHAPITRE 2	
L'IDOLÂTRIE.....	33
Contre le paganisme rampant .....	39
La pensée magique.....	41
Dieu seul est saint .....	44

CHAPITRE 3

L'ATHÉISME .....	47
Tous idolâtres.....	49
Observateur des pratiques .....	52
Une morale athée est possible.....	54
Une offense à Dieu .....	57
Ne pas se soumettre au croyable imposé.....	59

CHAPITRE 4

LA TOLÉRANCE .....	63
La conscience, lumière fondamentale .....	65
L'harmonie de plusieurs voix.....	68
Au nom de l'unité.....	70
Autonomie de la morale.....	73

CHAPITRE 5

LE MAL.....	77
L'impasse des théodicées.....	79
Une vision pessimiste de l'homme.....	82
Le creuset du doute.....	84
Pour un pouvoir fort.....	87

CHAPITRE 6

LA RAISON ET LA FOI.....	91
L'occasionalisme de Malebranche .....	93
Contre toute totalisation du savoir .....	96
La philosophie de l'Évangile.....	98
Athéisme de méthode .....	100
Face aux « rationaux » .....	103

*Table des matières*

CHAPITRE 7	
LES INTERPRÉTATIONS .....	107
Une pensée mobile.....	109
Entre orthodoxes et rationaux .....	112
« Calviniste de la vieille roche » .....	114
A distance des choix extrêmes .....	117
NOTES .....	121
REPÈRES CHRONOLOGIQUES.....	127
ORIENTATIONS BIBLIOGRAPHIQUES .....	131
Textes de Bayle.....	131
Études.....	132
TABLE DES MATIÈRES.....	133